

Zeitschrift: Domaine public

Herausgeber: Domaine public

Band: - (1967)

Heft: 73

Artikel: Sur le peu de réalité

Autor: Boujut, Michel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1029162>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sur le peu de réalité

des milliers qui ne savent ni quand et comment ils seront jugés, ni même s'ils le seront. Les militaires les ont saisis dans toutes les régions et dans toutes les branches d'activité (5 par exemple ont été pris à l'usine d'Aluminium de Grèce, filiale de Pechiney, malgré les protestations du directeur).

» Surveillance policière et destruction des libertés. Remise en vigueur de la loi de 1912 sur l'état de siège : possibilité d'arrêter et de détenir préventivement toute personne sans tenir compte des dispositions en vigueur jusqu'à présent; possibilité de perquisitionner jour et nuit et sans aucune restriction dans les maisons privées comme dans les services publics; interdiction de former toute association dans des buts syndicaux et de se livrer à la grève; interdiction des réunions publiques et privées; soumission de la correspondance, quelle qu'elle soit, à la censure; établissement de la censure préalable pour toute communication ou publication par voie de la radio ou de la télévision; défense de donner l'hospitalité à quiconque sauf en le déclarant à la police; interdiction de stocker des denrées alimentaires; remise à l'armée du contrôle des voyages des Grecs vers l'étranger; création de dix tribunaux d'exception devant lesquels tout individu pourra être déferé; rétablissement de la peine de mort pour les délits politiques.

» Mise en application de l'ordre moral : interdiction des cheveux trop longs et des jupes courtes (le général Pangalos avait déjà pris la même mesure pendant la dictature de 1926). Les enfants des écoles et les étudiants assisteront obligatoirement au service religieux du dimanche et y seront conduits par leurs maîtres. Dès la première vague d'arrestations on a emprisonné les homosexuels en les rangeant dans la même catégorie d'associaux que les souteneurs, les drogués...

» Déclarations de programme. Sauver la patrie, restaurer la nation : le nouveau gouvernement veut épurer la vie publique au nom de l'apolitisme; il n'y a plus ni gauche, ni droite, ni centre, mais seulement des Grecs. Etablir la justice sociale et répartir équitablement le revenu national. On retrouvera d'ailleurs facilement tous ces thèmes dans les proclamations de la dictature Metaxas. Rendre au village toute son importance, puisqu'il est le principal élément de la société grecque; arrêter l'exode rural. Education et

jeunesse, première préoccupation du gouvernement qui y voit l'espoir de la nation (déjà Metaxas avait créé l'EON sur le modèle des Jeunesse hitlériennes). La femme grecque, « mère, épouse, femme d'intérieur » doit participer activement à l'œuvre de rénovation nationale. Soutien au clergé qui doit faire face à de lourdes obligations.

» Premières réalisations : un mélange de mesures d'inspiration fasciste et démagogie. Augmentation (70 %) de la retraite aux vieux agriculteurs, etc.. Augmentation de la prime accordée en 1966 aux producteurs de coton. Remise en activité du service central de réclamations contre les administrations d'Etat. Modification des programmes de la radio qui diffuse uniquement marches militaires, airs folkloriques, romances d'entre 1925 et 1940, avec un assortiment de slogans repris à la période Metaxas ou à l'arsenal des IEA (milices anticomunistes)...

Perspectives

» En divers milieux de l'étranger, on a déployé beaucoup de zèle pour laver le roi Constantin de toute participation au coup d'Etat...

» En tout cas, jusqu'à présent, le roi a couvert l'opération. Or cet acquiescement a été très utile aux conjurés qui, sur le plan international, auraient eu beaucoup plus de mal à obtenir la reconnaissance de leur régime en cas de résistance ouverte et, à fortiori, d'abdication du souverain. En participant à la séance de prestation de serment des nouveaux ministres, Constantin a considérablement renforcé la position politique des conjurés. Et, à supposer qu'il n'a pas été dès le début complice des forces du putsch, il l'est devenu en cette occasion même. Ainsi quoi qu'il arrive par la suite, le roi Constantin aura-t-il du mal à défendre son trône.

» Quelques petits pays de l'OTAN ont vivement attaqué le coup d'Etat du 21 avril mais ils ne disposent pas de forces suffisantes pour contraindre au départ les conjurés. Les Etats-Unis seraient probablement en mesure d'exercer des pressions décisives par simple suspension des approvisionnements livrés à l'armée grecque. Mais, pour de nombreuses raisons, il est fort douteux qu'ils jetent tout leur poids dans la balance. Ainsi la Grèce risque-t-elle de connaître pendant une phase dont la longueur nous échappe aujourd'hui la tyrannie fasciste.

J. M.

reconnaîtra enfin que la contribution patronale est un salaire différé, qui doit lui appartenir en droit à l'échéance de certaines éventualités.

Pour cela, il faudrait modifier l'alinéa 3 de l'article 343 bis du Code des obligations qui est le suivant :

« Si l'employé verse aussi des contributions, il reçoit » en cas de dissolution du contrat de travail au moins » les contributions qu'il a versées, sauf s'il entre en » jouissance ou, notamment par la couverture d'un » risque, s'il est déjà entré en jouissance de l'institution de prévoyance »,

il faudrait ajouter un alinéa 4 qui pourrait avoir la teneur suivante :

« De plus, il aura droit à une prestation correspondant aux contributions patronales, mais différée jusqu'à la réalisation du risque couvert. »

Mais avant d'en arriver à cette solution légale, les organisations d'employés et de salariés ont envisagé également la voie contractuelle.

C'est ainsi que, dès 1963, une commission comprenant des représentants de l'Union syndicale suisse et de la Fédération des employés a très soigneusement étudié tous les aspects du problème du libre passage.

Cette commission a proposé que les deux grandes

organisations prennent contact avec l'Union centrale des associations patronales.

Les premières entrevues ont eu lieu au mois de janvier de cette année.

Les propositions des syndicats n'ont pas porté seulement sur un projet de convention-type mais, ce qui est extrêmement important, sur la création, également, d'une fondation commune qui géraitrait les fonds appartenant aux travailleurs ayant quitté une entreprise. Or ces fonds comprendraient aussi les contributions patronales.

Encore faudra-t-il, bien entendu, que les conventions collectives prévoient le recours à cette institution lorsqu'un travailleur quittera son emploi. L'accord du patronat sera nécessaire. Nous espérons qu'il ne boudera pas cette possibilité, car elle sera sans doute sa dernière chance; sinon le problème sera résolu par la révision du Code des obligations.

De toute manière, l'évolution prochaine des discussions va obliger les caisses à être plus solides et plus sérieuses. La récente affaire de la caisse de retraites Thorens, dont D.P. a parlé, est là pour rappeler qu'il y a d'indispensables assainissements.

Si la réalisation du libre passage assurait une plus grande liberté de l'emploi et une meilleure gestion des caisses, ce serait un beau coup double. Mais le patronat y tient-il ?

Aucun film d'Antonioni ne laisse indifférent; ils sont des miroirs de notre sensibilité (et comme nous regrettons que ce cinéaste n'ait plus retrouvé la verve de « Il Grido » !). Michel Boujut nous présente « Blow up ».

D. P.

Assez lointainement inspiré d'une nouvelle du romancier argentin Julio Cortazar, intitulée « Les Fils de la Vierge »¹, « Blow up » est le premier film « anglais » de Michelangelo Antonioni. Son regard aigu de moraliste ne dissèque donc plus la bourgeoisie blasée de l'Italie technocratique, mais le Londres d'aujourd'hui en proie à sa révolution des mœurs et des modes. Londres vue par Antonioni n'est plus tout à fait Londres (pas dans le sens toutefois où, chez Jacques Demy, Rochefort n'est plus Rochefort, avec ou sans Demoiselles). Mais une ville vraie recréée par un architecte précieux, soucieux du détail éclairant, une métropole bourdonnante, sans pittoresque superficiel; où vivent d'innombrables êtres de chair et de sang, mystérieux, énigmatiques, limpides, communs, insolites.

Thomas, le héros de « Blow up », est un photographe de mode (symbole de l'homme moderne au sein de la société de consommation où règnent l'image, le faux semblant). Un photographe las des mannequins qui posent docilement pour lui, ces cover-girls que présentent chaque semaine sous leurs vêtements sophistiqués les magazines féminins de l'Occident. Dans l'une de ces séquences où se conjuguent la beauté convulsive chère à André Breton et le regard froid d'un Roger Vailland, Antonioni nous restitue le face-à-face du photographe (voyeur, amant) et de son modèle (l'Allemande Veruschka, qui hisse son personnage au niveau du mythe). Sous l'œil impitoyable de l'objectif photographique, tous deux arrivent à grand renfort de musique pop les figures lascives de la passion.

Toujours à l'affût de l'instant suspendu, Thomas, quittant son studio, n'abandonne pas pour autant sa caméra, son troisième œil. Un matin de grand vent, il entre dans un parc. Un couple isolé qui s'y embrasse éveille son voyeurisme professionnel. Il le photographie, le mitraillé plutôt. La peur et l'acharnement de la femme à récupérer la pellicule impressionnée éveillent la curiosité de Thomas. Les clichés développés, puis agrandis démesurément (*blow up* signifie agrandissement) révèlent une surprenante vérité, comme un puzzle reconstitué : une main tenant un revolver, un cadavre. Thomas, par l'intermédiaire de son appareil photographique a été le témoin d'un meurtre. Cette révélation le bouleversera. D'autant plus que, retournant la nuit même dans le parc, il découvrira bel et bien le cadavre au pied d'un buisson. Au petit matin, il aura disparu. L'éénigme nullement résolue, le film se termine sur une inquiétante partie de tennis mimée sur un court : sans balle ni raquette — synthèse, si l'on veut, de la méditation dans laquelle Antonioni nous a entraînés. Une méditation ou une interrogation sur le peu de réalité, sur la réalité des apparences ou sur l'illusion de la réalité. Beaucoup de glaces déformantes qui se renvoient un reflet incertain.

Formellement admirable de part en part, « Blow up » dépasse cependant de loin les rapports d'un photographe et du monde (son inépuisable moisson d'images vivantes). Il est d'abord le portrait d'une Angleterre nouvelle, d'une jeunesse différente. « J'essaie de montrer non seulement ce que fait la jeune génération — déclarait Antonioni à Cannes — mais ce qu'elle pense et ce qu'elle craint. On peut comprendre la Lune, l'univers, même les horizons de la vie. Mais l'homme demeure compliqué, mystérieux. » Pour appréhender l'environnement dans lequel baigne son film, il s'est livré à un véritable sondage d'opinion, interrogant des dizaines d'adolescents sur leur vie privée. « Les jeunes peuvent parler de n'importe quoi avec n'importe qui, dit-il encore. C'est un monde qui a brisé les barrières entre individus. » Esthète et sociologue, moraliste et témoin, Antonioni, infiniment plus que Godard, est le cinéaste de notre temps. Il faut lui en savoir gré.

Michel Boujut

¹ In « Les Armes secrètes » (Gallimard éd.).